

attentifs, car les ravisseurs, se voyant serrés de si près, pouvaient prendre quelque résolution désespérée. On gardait le silence et on continuait d'avancer rapidement, l'œil au guet, le doigt sur la détente du rifle ou du revolver, quand on entendit tout à coup un grand bruit dans le fourré. Trois ou quatre chevaux, sans cavaliers et la bride pendante, accouraient d'un air irrésolu et cherchaient évidemment à sortir de ce désert sans herbe et sans eau.

— Ah ! ah ! dit Richard à demi-voix, nos adversaires commencent à s'apercevoir que leurs montures nous donnaient trop d'avantages sur eux et ils se sont décidés à s'en débarrasser... Maintenant ils vont sans doute se disperser et continuer pédestrement leur retraite.

— Mais alors, dit Martigny, qu'auront-ils fait de ces malheureuses jeunes filles ?

— Ils prendront peut-être le parti de nous les rendre, dit Richard avec agitation, et ce serait le moyen le plus sûr de retarder notre poursuite en nous disonnant à la pitié.

— N'y comptez pas, monsieur Denison, répliqua le vicomte tristement : des hommes tels que ce Fernandez et ce Guzman ne renoncent pas ainsi à leur vengeance !

— Ma fille ! ma pauvre Clara ! dit Brissot avec angoisse.

Ces craintes ne tardèrent pas à se réaliser. Comme on essayait de s'emparer des chevaux abandonnés, l'un d'eux sortit tout à coup du taillis et s'approcha tout haletant, comme épuisé par une longue course ; mais celui-là n'était pas privé de cavalier comme les autres. Il portait sur son dos un noir, couvert de sang, les vêtements déchirés, qui semblait presque anéanti de souffrance, de fatigue et de terreur, et se retenait machinalement à la selle, sans savoir où il allait.

A peine Brissot l'eut-il envisagé qu'il s'écria :

— Je reconnais cet homme... c'est John, le domestique de miss Owens... Il va nous donner avec certitude des nouvelles de ma fille.

On n'eut pas de peine à arrêter le cheval ; mais John en se trouvant au milieu des volontaires et des gardes noirs, était tellement troublé qu'il ne pouvait parler et roulait d'un air égaré ses gros yeux blancs. Enfin, il parut reconnaître à son tour Brissot et Denison, et répondit avec effort aux questions dont on l'accablait à l'envi :

— Vite, vite, vous courir au secours de miss Rachel et de miss Clara... Les méchants mineurs ont battu moi et m'ont envoyé pour vous dire que si vous n'avez pas réagi en arrière, eux tuer les sur-le-champ... Moi, avoir vu Guzman et Fernandez entraîner les jeunes ladies dans le fourré... Elles demandaient grâce et pleuraient ; eux, le pistolet à la main, les faisaient avancer et les menaçaient... Vous, aller vite, vite, vite pour les délivrer !

— Et de quel côté, John ? demanda Denison.

Le pauvre noir eut à peine la force d'indiquer de la main la partie du bois dont il venait de sortir et tomba mourant sur le sable. Denison donna l'ordre à quelques hommes de la troupe de demeurer en arrière pour lui porter secours et pour s'emparer des chevaux qui seraient peut-être nécessaires plus tard ; puis, se tournant vers ses compagnons, il dit brièvement :

— En avant, gentlemen !

Déjà Martigny et Brissot couraient dans la direction indiquée. Ils étaient terrifiés, mais n'ayant pas entendu l'explosion des pistolets dont Guzman et Fernandez menaçaient les prisonnières, ils conservaient encore un vague espoir d'arriver à temps pour prévenir un crime épouvantable. Ils ne tardèrent pas à être rejoints par le reste de la troupe, qui manifestait une égale impatience et une ardeur égale.

Dans cette partie de la forêt, les maalys devenaient moins serrés et étaient surmontés de quelques eucalyptus ou gommiers d'une hauteur extraordinaire. A la vue de ces arbres, les éclaireurs redoublèrent d'attention. Leurs regards perçants sondaient le feuillage de ces colosses végétaux avec un intérêt particulier. Bientôt l'un d'eux s'arrêta au pied d'un des plus grands eucalyptus et parut communiquer ses observations à ses compagnons. Il avait remarqué qu'un

des chevaux avait dû stationner à cette place ; puis, tournant sur lui-même, revenant brusquement sur ses pas. Il en conclut que le cavalier, en se servant de sa monture comme de marchepied, avait grimpé sur l'eucalyptus où sans doute il se trouvait encore ; mais on avait beau regarder, on ne découvrait rien.

Enfin un noir désigna du doigt quelque chose qui se mouvait derrière une maîtresse branche, à une soixantaine de pieds d'élévation ; c'était un homme qui essayait de se cacher dans le feuillage grêle. Se voyant découvert, il demeura immobile et ne répondit pas aux appels qu'on lui adressait de toutes parts.

— Descendez, cria Richard à son tour, descendez, car aussi bien toute résistance est inutile, et nous verrons s'il ne nous serait pas possible de vous accorder la vie sauve.

— Nous perdons du temps, monsieur Denison, dit Martigny à voix basse avec impatience ; pendant que nous parlementons avec ce drôle, les autres vont massacrer Clara et sa compagne.

— Cet individu pourra nous fournir des renseignements précieux, répondit Richard.

De son côté le personnage juché sur l'eucalyptus semblait avoir pris résolument son parti : il s'assit sur une grosse branche, son fusil à la main, et, se penchant vers Denison, il dit d'un ton sombre de raillerie :

— Ah ! est-ce Son Honneur le juge de paix... Enchanté de vous voir encore une fois, monsieur ! Tenez, voici ma réponse.

Il porta vivement son fusil à l'épaule ; on entendit l'explosion d'un coup de feu, et une balle vint percer le chapeau du magistrat.

Cet acte d'hostilité ne pouvait manquer d'attirer des représailles ; avant que Richard eût songé à s'y opposer, cinq ou six fusils partant à la fois, éveillèrent les mille échos de ces solitudes. D'abord l'homme de l'eucalyptus ne parut pas avoir été atteint et demeura immobile sur sa branche ; mais bientôt son fusil lui échappa, et, étendant les bras, il tomba lui-même sur le sol. C'était Burley, le berger de Walker-station.

Le malheureux, malgré ses blessures, malgré cette horrible chute, n'avait pourtant pas été tué sur le coup. Après être resté un moment étourdi, il rouvrit les yeux et les fixa encore sur Richard Denison. Un sourire amer effleura ses lèvres sanglantes, et il eut la force de murmurer d'une manière distincte :

— Je serai vengé... Trouvez maintenant, si vous pouvez, votre jolie miss Brissot !

Puis ses yeux se fermèrent de nouveau, ses mains se crispèrent, et il exhalait son âme dans une dernière et violente convulsion.

Richard demeurait interdit par la soudaineté de cet événement et par les paroles menaçantes de Burley ; Martigny lui dit avec agitation :

— Vous l'entendez, monsieur ; ne pensons qu'à Clara.

— Oui, oui ; que nous importent les autres ? dit le négociant ; Clara ne saurait être loin d'ici.

— Je vous suis, messieurs, dit Richard.

Mais, comme ils allaient s'éloigner, de nouveaux cris se firent entendre autour d'eux. Les noirs, soupçonnant les autres mineurs d'avoir employé le même stratagème que Burley, s'étaient mis à examiner les grands arbres environnants, et avaient découvert en effet plusieurs hommes cachés dans le feuillage des eucalyptus. Richard eut encore la velléité de s'arrêter ; Martigny le saisit par le bras :

— Laissez faire nos gens, dit-il avec précipitation ; nous, songeons à atteindre Fernandez et Guzman... Voyez ! la trace de deux chevaux pesamment chargés se continue dans la direction du fourré ; c'est cette piste qu'il faut suivre ; elle nous conduira sûrement au but de nos efforts.

Richard appela le brigadier des noirs et lui donna rapidement ses ordres. Puis, accompagné seulement de Tête-de-Crin et de son fils auxquels il montra la nouvelle trace, il rejoignit Martigny et Brissot, qui s'éloignaient de toute leur vitesse, sans s'inquiéter des cris et des coups de feu qui retentissaient derrière eux.

Les maalys continuaient à devenir moins hauts et moins serrés ; en revanche, les eucalyptus et les mé-

laleucas, arbres appartenant à la famille des myrtacés, comme la plupart des arbres australiens, formaient, au-dessus des maalys, une voûte épaisse que les rayons du soleil ne pouvaient percer. Rien ne gênait la vue sous cet immense dôme de verdure, sauf quelques buissons qui s'élevaient de distance en distance.

Néanmoins cette partie du désert n'était pas calme et silencieuse, comme on s'attendait à la trouver. Il se faisait un bruissement étrange dans l'éloignement ; les hôtes de ces solitudes paraissaient fort agités. Des perroquets, grands et petits, de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, piaillaient violemment et partaient à grand bruit, tandis que d'autres espèces d'oiseaux, pies moqueuses, lyres à la queue étalée, pesantes ou tardes, et jusqu'aux élégants chlamydères filaient en désordre sous la voûte du feuillage qu'ils n'osaient ou ne pouvaient traverser. On n'entendait de toutes parts que battements d'ailes, cris étranges où l'on croyait reconnaître l'expression de l'épouvante.

Les voyageurs supposèrent d'abord que les coups de fusil, qui continuaient de retentir derrière eux, causaient cette agitation extraordinaire parmi les habitants emplumés du Maaly-Scrub ; mais ils durent bientôt s'apercevoir de leur erreur, car tous ces oiseaux semblaient venir du même côté et se dirigeaient précisément vers le lieu du combat. Du reste, sauf quelques trainards qui voltigeaient çà et là tout effarés, les oiseaux ne tardèrent pas à disparaître, et alors des animaux terrestres se montrèrent, fuyant aussi et suivant la même direction ; c'étaient des opossums qui sautaient de branche en branche en portant leurs petits sur le dos, des wolloubys, petite espèce de kangaroo, et même un grand kangaroo rouge qui franchissait un espace énorme à chaque bond ; puis des lézards, des rats de sable, même de terribles serpents noirs qui n'étaient pas moins effrayés. Tous ces animaux passaient près des voyageurs, sans paraître les voir, comme si le sentiment d'un danger commun eût fait taire en ce moment leurs instincts timides ou féroces.

Richard Denison, non plus que Martigny et Brissot, ne remarqua pas ces signes alarmants. Tête-de-Crin et son fils n'étaient pas aussi tranquilles ; ils avaient échangé quelques mots à voix basse et ils regardaient autour d'eux avec une attention singulière. Enfin, après avoir aspiré longuement une bouffée d'air, ils s'arrêtèrent tout à coup et essayèrent de faire entendre à leurs compagnons que non seulement il ne fallait pas aller plus avant, mais encore qu'il importait de revenir en arrière au plus vite.

Martigny et les autres, échauffés par la poursuite, ne tinrent pas compte de ces avertissements, d'autant moins que les Australiens ne pouvaient donner aucune explication à l'appui. Tête-de-Crin et son fils redoublaient de gestes et de contorsions pour leur démontrer qu'un danger sérieux les menaçait s'ils persistaient à avancer, quand un nouvel incident se produisit.

Deux chevaux, sans cavaliers, venaient encore d'apparaître. Ils suivaient exactement la direction que les autres animaux, oiseaux et quadrupèdes, avaient déjà prise ; mais ils ne marchaient pas d'un air irrésolu et au hasard, comme les chevaux qu'on avait rencontrés d'abord. Les oreilles dressées, les naseaux ouverts, ils galopèrent de toute leur vitesse, comme s'ils eussent senti à leurs trousses un ennemi invisible. De temps en temps, ils retournaient la tête avec effroi, puis ils se remettaient à courir avec une nouvelle ardeur, et ils ne tardèrent pas à disparaître dans les maalys.

— Que diable signifie tout ceci ? dit le vicomte avec inquiétude ; si j'étais encore dans la prairie américaine, je croirais que les Indiens... Ma foi ! marchons toujours. Les chevaux qui viennent de passer étaient certainement ceux de Guzman et de Fernandez, et j'ai hâte de rencontrer les coquins en personne... Mais par le ciel ! ajouta-t-il aussitôt avec animation, les voici eux-mêmes et les jeunes filles ne sont pas avec eux !

ELIE BERTHE

(A suivre)